

croyaient voler à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits et par tant d'actions extraordinaires ; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce et leur vaillance si gigantesque.

Cortez relâcha d'abord à l'île de Cozumel, où un heureux hasard lui amena l'Espagnol d'Aguilar, qui, jeté par la tempête sur une côte éloignée, avait erré huit ans dans ces régions. Il continua sa navigation vers la grande rivière à laquelle Grisjalva s'était permis de donner son nom. Loin d'y trouver l'accueil que son prédécesseur y avait reçu, les habitans en parurent déterminés à l'empêcher de prendre terre. Inutilement il envoya d'Aguilar, qui entendait leur langue, pour assurer que ses intentions n'avaient rien d'hostile, d'innombrables flèches lancées des canots et du rivage sur la flotte l'avertirent que les dispositions des peuples étaient entièrement changées. Son artillerie dissipa deux fois ces faibles Indiens, et lui ouvrit Tabasco, leur bourgade principale. Ses canons lui servirent encore à mettre en déroute une nombreuse armée qui s'était très-rapidement formée. Trois défaites consécutives persuadèrent au cacique du pays qu'il était temps de procurer la paix à ses sujets. Il l'obtint en reconnaissant les rois de Castille pour ses souverains, en livrant aux instrumens de leurs victoires de l'or, des viyres, des vêtemens, une vingtaine de femmes destinées à les servir et à leur préparer le maïs le

seul grain alors connu dans le Nouveau-Monde.

Ce succès ne toucha que peu Cortez, qui se sentait appelé à de plus hautes destinées. Son impatience ne tarda pas à être satisfaite. Quelques jours d'une navigation facile le portèrent au mois d'avril sur les côtes du Mexique. A peine avait-il jeté l'ancre entre l'île Saint-Jean d'Ulua et le continent, que deux pirogues abordèrent la flotte. Ceux qui les montaient se dirent envoyés par le gouverneur et par le général de la province pour s'informer du motif qui avait amené tant de vaisseaux sur ces rivages, et pour leur offrir les secours dont ils pourraient avoir besoin pour s'en éloigner. Leur discours ne fut pas compris, et l'on allait les renvoyer sans réponse lorsque Marina, l'une des femmes obtenues à Tabasco, s'offrit pour interprète. Elle rendit en yucatan ce qu'ils avaient dit, et d'Aguilar, qui entendait cet idiome, le traduisit en castillan. Cortez se vit alors en état de s'expliquer, et assura les députés que bientôt leurs maîtres seraient instruits de ses intentions. Le débarquement eut lieu le lendemain ; et un camp fortifié à la hâte reçut le même jour les troupes, les chevaux et l'artillerie.

Pilpatocé et Teutilé, les deux personnages importans au nom desquels les premières paroles avaient été portées, ne se firent pas attendre. Cortez les reçut à la tête de son armée, et leur signifia qu'il était chargé par le plus grand mo-

ix.  
Les Espa-  
gnols abor-  
dent au Mexi-  
que.

narque de l'Orient de communiquer au puissant monarque du Mexique des secrets très-intéressans pour les deux empires; qu'il lui serait impossible de remplir sa mission ailleurs qu'à la cour, et qu'il s'attendait à y trouver les égards dus au représentant d'un prince qui n'avait pas son égal au monde. La connaissance de son arrivée, de ses prétentions et de ses forces, parvint très-rapidement à la capitale, quoique éloignée de soixante-dix à quatre-vingts lieues. Dans cette vaste domination, des courriers placés de distance en distance instruisaient en moins de rien le ministère de ce qui se passait dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistaient en des toiles de coton où étaient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritaient l'attention du gouvernement. Les figures étaient entremêlées de caractères hyéroglyphiques qui suppléaient à ce que l'art du peintre n'avait pu exprimer.

On devait s'attendre qu'un souverain que sa valeur avait élevé au trône, dont l'ambition avait asservi d'immenses contrées, qui avait une milice nombreuse et aguerrie, ferait attaquer sans perdre un moment, ou attaquerait lui-même une poignée d'aventuriers qui osaient infester ses états de leurs brigandages, et ne craignaient pas même de montrer à découvert le projet qu'ils avaient de lui dicter la loi. Il n'en fut pas ainsi, et les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le

merveilleux, cherchèrent dans un miracle l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère de Montézuma, si peu assortie aux circonstances où il se trouvait. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier, à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde on avait annoncé aux Mexicains que bientôt il arriverait du côté de l'Orient un peuple invincible qui vengerait d'une manière à jamais terrible les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût, et que cette prédiction fatale avait seule enchaîné les talens du monarque. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations et d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-temps des partisans dans les deux hémisphères, et cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourrait croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

D'anciennes révolutions dont l'époque est inconnue ont bouleversé la terre, et l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique et morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs

de ces grands corps ont passé près de la terre, et peuvent l'avoir rencontrée. Cet événement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siècle; mais sa probabilité augmente tellement par le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversaient son orbite.

Cette rencontre a dû occasionner sur la surface du globe des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé, les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur, la plus grande partie des animaux noyée par le déluge ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comète, des espèces entières anéanties, telles sont les désastres qu'une comète a dû produire.

Indépendamment de cette cause générale de dévastation, les tremblemens de terre, les volcans, mille autres causes inconnues qui agissent dans l'intérieur du globe et à sa surface, doivent changer la position respective de ses parties, et, par une suite nécessaire, la situation de ses poles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changemens, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, et causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé partout des monumens visibles de ruine, de dévastation, et des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge et emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes, ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, et pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible et dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De là ces traditions universelles de déluges passés, et cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations et les volcans que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent et perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue et consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles et plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre et des cieux; il croit voir la mort sur sa tête et sous ses pieds. Des événemens, que le hasard a rapprochés, lui paraissent liés dans la nature même et dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles

de tous les malheurs dont on ignore la cause; et de simples rapports de situation entre des planètes ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate et nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là les fausses prédictions et les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, et dont l'ignorance est tout à la fois le principe et la mesure.

Que Montézuma fût ou ne fût pas atteint de cette maladie de l'esprit humain généralement répandue dans sa nation, la plus superstitieuse du Nouveau-Monde, il paraît prouvé que l'arrivée et les prétentions des Espagnols lui causèrent de vives inquiétudes. Il espéra sortir d'embarras en leur envoyant des présens d'un très-haut prix, et en leur faisant dire que les circonstances ne lui permettaient pas de les admettre en sa présence. Ses dons furent reçus avec respect; mais ce respect n'apporta aucun changement aux volontés que ces formidables étrangers avaient d'abord manifestées. Inutilement les plus grands trésors leur furent prodigués à plusieurs reprises pour les faire changer de résolution, ils continuèrent à toujours soutenir que des ambassadeurs n'avaient jamais été renvoyés sans avoir obtenu audience,

On se flatta que la faim pourrait surmonter une obstination que l'or n'avait pu vaincre, et l'on cessa de fournir à leur subsistance. Ce nouvel expédient parut d'abord avoir quelque succès, et il en faut dire la raison.

Parmi les soldats espagnols il s'en trouvait qui regardaient comme extravagant l'espoir de renverser avec le peu de forces qu'on avait un trône aussi solidement fondé que l'était celui du Mexique. La diminution des vivres, dont même la source pouvait bientôt entièrement tarir, les confirma de plus en plus dans l'opinion où ils étaient qu'ils seraient tous un peu plus tôt un peu plus tard la victime d'une entreprise téméraire. Dans leur découragement, ils députèrent un d'entre eux au général pour lui annoncer la résolution où ils étaient de retourner sans délai à Cuba. Sur-le-champ Cortez fit publier que l'armée se disposât à s'embarquer le lendemain. Cette précipitation apparente devait avoir des suites favorables, et il le savait bien.

A peine l'ordre du départ fut-il devenu public, qu'accoururent à la tente du général ceux qui n'étaient pas entrés dans un complot que la lâcheté et la malveillance avaient seules pu, disait-on, former. Leur indignation était extrême. Une retraite exécutée avant d'avoir tiré l'épée leur paraissait devoir imprimer sur leur nation un opprobre ineffaçable, et c'était le comble de l'injustice de les priver du prix de leurs fatigues au

moment même où ils en allaient recueillir le fruit. Ils paraissaient déterminés à choisir un nouveau chef, si celui qui leur avait été donné refusait de les conduire à la gloire et à la fortune.

Ce langage parut étonner Cortez, quoique lui-même l'eût fait dicter par ses confidens. Il protesta que c'était avec la plus grande répugnance qu'il avait pris la résolution qui excitait tant de murmures; qu'il n'avait abandonné ses projets que parce qu'on l'avait assuré que le vœu général des troupes exigeait ce sacrifice; que leur noble indignation le détrompait d'une funeste erreur où il s'était laissé entraîner trop aisément; qu'il allait hâter les préparatifs qu'exigeait une entreprise dont leur valeur assurait le succès, et qu'il ne laisserait pas languir leur impatience. Des expressions qui rendaient si bien les sentimens dont la plupart des cœurs étaient pénétrés furent entendues, recueillies, et répétées avec un enthousiasme qui ressemblait à de l'ivresse. Ceux même qui ne partageaient pas le commun délire affectèrent plus de joie que les autres, parce qu'ils avaient des torts à cacher ou à faire oublier.

Cette circonstance parut favorable à Cortez pour se procurer une autorité plus étendue et mieux affermie que celle dont jusqu'alors il avait joui. Dans cette vue, il proposa d'établir dans la colonie de la Vera-Cruz, qu'on venait de fonder, une juridiction municipale semblable à celles qui se voyaient dans toutes les villes de la métropole.

Les magistrats qui devaient la conduire n'eurent pas été plus tôt choisis, qu'il parut à leur tribunal. « La commission que vous m'avez vu remplir, « leur dit-il, je la tenais de Vélasquez, et encore « fut-elle presque aussitôt révoquée qu'accordée. « C'est à vous, et à vous seuls, depositaires du « pouvoir souverain, qu'il appartient de conférer « des dignités. Je mets à vos pieds celle dont j'ai « bien ou mal rempli les fonctions, et vous assure que je serai content, dans quelque rang que « vous jugiez à propos de me placer. Comme soldat, je combattrai avec autant de zèle que je « l'ai fait comme général. Si, dans le métier des « armes, c'est en obéissant qu'on apprend à commander, il se trouve aussi des occasions sans « la nécessité de l'obéissance ». La délibération du conseil ne dura que peu. D'une voix unanime il conféra la disposition absolue du civil et du militaire à un homme dont la conduite venait de beaucoup ajouter à l'idée qu'on avait de lui. Cet heureux et sage choix trouva pourtant des contradicteurs. Les plus emportés d'entre eux furent punis, mais avec tant de modération, et ensuite pardonnés de si bonne grâce, qu'ils ne tardèrent pas à devenir les amis les plus fidèles de celui dont ils avaient blâmé l'élevation.

Tout paraissait soumis lorsque Cortez fut averti que quelques-uns de ceux qui lui étaient contraires méditaient d'aller avertir Vélasquez de ce

qui s'était passé contre ses intérêts, et de l'instruire que toutes les richesses acquises jusqu'alors dans le Mexique avaient été envoyées en Europe dans la vue de faire détacher de sa juridiction une si opulente partie du Nouveau-Monde. Cette connaissance le confirma dans le projet qu'il avait formé de détruire la flotte pour qu'il ne restât aux troupes à ses ordres d'espoir que dans la victoire. Ses confidens adoptèrent sans balancer un plan si magnanime. Ils publièrent que tous les navires étaient pourris, et ne devaient pas tarder à couler bas. Soit conviction, soit séduction, les gens de mer confirmèrent cette opinion par leur témoignage; et bientôt on débarqua les voiles, les cordages, les ferremens, tout ce qui quelque jour pouvait être utile. Il ne restait plus qu'à faire échouer les bâtimens; et ce dernier acte d'un héroïsme admiré depuis trois siècles ne se fit pas attendre.

La plupart des obstacles qui depuis trois ou quatre mois retenaient dans une inaction apparente l'armée entière sur les côtes se trouvaient levés. Par le ministère de Marina, qu'un heureux hasard avait donné aux Espagnols pour les guider dans leurs conquêtes pour les consoler dans leurs inquiétudes, pour les encourager dans leurs malheurs, Cortez avait acquis quelque connaissance de la région qu'il voulait asservir. Son premier établissement était assez bien fortifié pour braver les attaques des aborigènes, et quelques bour-

gades voisines qui s'étaient volontairement données, ne devaient pas laisser manquer d'alimens ce poste important. Deux cantons moins bornés, qui s'étaient mis sous sa protection, lui offraient toutes leurs forces. Dans cet état de choses, il laissa à la Vera-Cruz deux chevaux et cinquante soldats, ou faibles ou malades, aux ordres d'Escalante, dont la valeur, la prudence, la fidélité étaient généralement connues. Deux cents hommes très-vigoureux destinés à traîner son artillerie et à porter ses bagages, quatre cents guerriers les plus distingués par leur origine et leur expérience, ce fut tout ce qu'il voulut accepter du cacique de Zampoala, le plus puissant et le plus dévoué de ses alliés. Avec ce petit nombre d'auxiliaires, avec cinq cents Castellans, avec quinze chevaux, avec six pièces de campagne, le général ne craignit pas de diriger le 18 août sa marche vers la capitale d'un empire immense, qui avait cent fois plus de moyens qu'il n'en fallait pour l'arrêter ou pour le détruire.

Sur sa route se trouvait la république de Tlascalala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui voulaient la soumettre à leur domination. Cortez, ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, et proposer une alliance. Des peuples qui s'étaient interdit presque toute communication avec leurs voisins, et que ce principe insociable avait accoutumés à une défiance universelle, ne devaient pas être favo-

x.  
Les premiers  
combats des  
Espagnols  
sont contre  
la républi-  
que de Tlas-  
cala.